

Le grand passage.

- *... et moi, j'ai quand même bien le droit de ne pas aimer les pissenlits. Je trouve ça trop amer,*
- *Tu es une bête, moi je te dis que c'est trop bon, je les adore ...*

Tout en entendant sans vraiment écouter, il était pour sa part en admiration devant la multitude de fleurs jaunes qui avaient envahi le pré depuis la dernière fois. Comme si le soleil avait neigé des flocons d'or dans le pré et il était loin de penser à manger ces merveilles, il tentait plutôt de ne pas les écraser en marchant. Heureusement, il n'y en avait pas à l'ombre, sous l'arbre, et c'est là qu'il s'installa.

Il adorait venir dans ce pré en cette saison, chaque visite révélait des fleurs nouvelles et, surtout, une vue différente sur le château de Trémohar au travers de la végétation en croissance.

Pourtant situé à quelques pas de chez eux, le château leur était interdit et, évidemment, cet interdit en rendait la visite encore plus désirable pour lui comme pour la bande avec laquelle il passait ces journées de début du printemps : tantôt près du ruisseau du Plessis, tantôt en lisière du bois de Pessun, jamais loin mais c'était depuis ce pré qu'il y avait la meilleure vue sur le château.

Il essayait d'imaginer comment on vivait dans cette grande bâtisse. Il rêvait de nourriture sinon plus abondante, du moins fraîche et plus variée qu'à la ferme où il vivait, avec des goûts nouveaux chaque jour. Et puis des fleurs, des fleurs et des fleurs ... chacune d'une couleur nouvelle et plus éclatante que les précédentes.

Il imaginait une vie moins contrainte, moins réglée par les rites de la ferme et le rythme des sorties.

Surtout, ce qui lui venait à l'esprit c'était que dans une telle demeure devait disparaître la promiscuité à laquelle il était soumis à la ferme. La proximité des corps, les contacts involontaires, les odeurs, les bruits tout cela empêchait la concentration, la réflexion. C'est pourquoi il aimait tant être tranquille dans le pré, sous son arbre. Le poème qu'il se repassait en boucle silencieuse n'était pas encore entièrement à son goût : il y souffrait son spleen malgré les flocons de beauté jaune dans le pré. Mais il lui manquait une ouverture vers quelque chose d'autre : un espoir, une différence, une éclaircie dans la monotonie des jours.

- *Laisse-m'en, moi aussi je veux boire,*
- *Eh, mais je n'ai pas fini, j'ai encore soif et puis il y en a pour tous. T'inquiète !*

Elles étaient encore en train de se chamailler ce qui le fit sourire intérieurement. Ces deux-là s'adoraient mais ne pouvaient s'empêcher de se chercher continuellement. Elles aussi auraient bien aimé pouvoir entrer dans le château et, il en était certain, rêvaient d'y rencontrer un prince, père de leurs futurs enfants – bien différent de celui qui leur était destiné depuis leur naissance.

Il était d'ailleurs persuadé que chaque membre de la bande, sans rêver comme lui de poésie, aspirait à un destin autrement plus palpitant que celui des anciens.

Ils savaient tous que certains étaient partis et qu'aucun n'avait voulu revenir tant le lointain, l'ailleurs était plus beau une fois sorti de la routine de la ferme.

Et puis, il trouva son ouverture, subitement ! Son poème s'organisa alors facilement autour du château qu'il aimait tant. Ce château du « Grand Passage » lui avait donné la clef de son propre grand passage vers un ailleurs tellement plus désirable.

La porterie, la grosse tour ronde, les communs conservés depuis le XVI^{ème} siècle avec un aspect quasi moyenâgeux, tout cela c'était sa vie à la ferme. Une vie engoncée, sombre, avec des ouvertures aussi étroites que les fenêtres à meneau du château. La vie y avait la couleur des pierres grises, au mieux éclaircies ici où là de lichens jaune-orange, comme son quotidien était éclairé des tâches jaunes des pissenlits. Pour le moins limité comme grain de folie.

Mais c'était également une porte qui donnait sur le château du XVIII^{ème} avec ses larges ouvertures donnant sur le parc et la vue au loin sur le pré jonché de pissenlits. Cela c'était ce qui serait possible s'il choisissait et arrivait à passer la porte ! s'il engageait son grand passage. La vie serait ensoleillée comme cette façade du plein sud baignée de soleil. Le crépi illuminé la faisait presque rose. C'était autre chose que le gris.

- ... il fait trop chaud ici en plein soleil, viens ! on va se mettre à l'ombre,
- Oh oui, on va aller sous le grand arbre, là-bas !

Et c'est ainsi qu'il fut interrompu, que sa rêverie et que la composition de son poème en restèrent là. Pour aujourd'hui, se promit-il. Il se tourna vers les deux arrivantes et la fin de l'après-midi ne fut plus que discussions, rires et jeux de grands adolescents.



Les mois et quelques années même avaient passé et il était toujours à la ferme. Il avait vu quelques-uns des autres s'en aller, partis tôt le matin avec Gwier qui revenait toujours seul à la ferme le soir.

Il ne comprenait pas vraiment pourquoi ceux-là avaient eu la chance de pouvoir franchir le grand passage et découvrir le monde et pas lui. Comme un fait exprès, il s'agissait de ceux qui en avaient le moins rêvé, qui s'accommodaient de la vie ronronnante et répétitive de la ferme. Alors que lui, qui ne pensait qu'à cela n'avait jusqu'à maintenant pas bougé du périmètre habituel : le pré de Trémohar, le ruisseau du Plessis et la lisière du bois de Pessun. Et, bien sûr, la ferme, la ferme, la ferme.

- ... je crois qu'il a assez mangé, je trouve que tu le nourris trop !
- C'est sûr que le tien ne risque pas de grossir, il va rester squelettique ...

Elles se cherchaient toujours noise, mais elles n'étaient pas parties. Elles surveillaient les petits que leur avaient donnés les pères attendus et désignés depuis toujours. Elles semblaient sinon heureuses du moins paisibles à allaiter leur progéniture : on aurait dit que cet allaitement était devenu leur seul objectif, le but ultime de leur vie. Inutile de s'appesantir sur le fait qu'elles ne passaient plus beaucoup de temps avec lui et que, lors des sorties, il se retrouvait un peu seul, à l'écart du groupe des mères et de leurs petits.

En attendant le jour de son grand passage – car il viendrait, il en était persuadé – il développait ses poèmes, les enrichissait d'images toujours plus nombreuses : nouvelles et originales. L'image, véhicule qui le transportait dans le château de Trémohar, dans ses grandes pièces, dans son jardin magnifique. L'image qui transformait Trémohar en grand passage vers le monde et qu'un jour il finirait par emprunter. L'image qui lui permettait non seulement d'exprimer mais de faire comprendre ce qu'il vivait, ce qu'il voyait, ce qu'il ressentait. En réalité, les autres ne comprenaient pas grand-chose, voire se moquaient un peu de lui et de ses rêves, avait-on jamais eu un poète à la ferme ?



Enfin ! Enfin aujourd'hui c'est lui qui accompagnait Gwier. Tôt ce matin, Gwier était venu le chercher, l'avait abondamment nourri et l'avait aidé à monter dans le van. Puis Gwier avait démarré, s'était engagé sur le chemin et avait pris la direction de la porte du château. Certes, la route ne traversait pas le château mais elle passait juste devant et il put voir, enfin, le jardin intérieur encore plus beau que dans son imagination. C'était fait, il avait franchi le grand passage, il était en chemin pour une autre vie, un autre destin. Lorsque peu après Gwier pris à droite pour rejoindre la route principale, il crut tomber tant il ne s'attendait pas à ressentir aussi fortement les mouvements du van.

Profitant de toutes les ouvertures, il regardait le monde ! Il fut ébloui par les champs de céréales dont la couleur jaune tranchait tellement avec celle des près dont il avait l'habitude. Décidemment, le jaune était sa couleur, la couleur de sa liberté d'explorer le monde. Il vit des bois infiniment plus grands que celui de Pessun. Il fut étonné et presque effrayé par le nombre de voitures qu'ils croisaient. Il comprit combien son monde avait été restreint et il perçu combien ses poèmes manquaient d'envergure.

Pour autant, rien ne le préparait au choc que fut l'entrée dans le Gorvello en ce jour de marché. Jamais il n'avait pensé qu'un aussi grand regroupement de bâtiments soit possible, lui dont la ferme était isolée, bordée seulement par le château. Jamais il n'avait cru possible de voir autant de personnes en un seul endroit. Il prit conscience de ce que pouvait être une foule. Il comprit dans ses tripes que le monde était plus vaste, et sans commune mesure, que ce que son imagination avait pu lui laisser deviner.

Sortis du Gorvello, Gwier accéléra et la griserie de la découverte repris. Tout ce qu'il voyait était soit nouveau, soit dans des proportions telles qu'il avait parfois du mal à l'interpréter. En tout cas, ce dont il était sûr c'est qu'il allait devoir reprendre ses poèmes à l'horizon si ridiculement petit. Même ceux qui fantasmaient le monde extérieur à la ferme, surtout ceux-là !

Quand ils entrèrent dans la banlieue de Vannes, ce fut un nouveau choc pour lui. Rien ne l'avait préparé à cela, à cette échelle incommensurable à ce qu'il connaissait Son esprit

n'arrivait pas à suivre, il était en état de choc, incapable d'interpréter ce qu'il voyait. Il fut obligé de fermer les yeux un moment pour ne pas devenir fou.

Heureusement, Gwier arrêta le van dans un endroit calme et, après un moment, le fit descendre du van.

Un peu perdu après toutes ces émotions et aussi parce que le lieu était nouveau pour lui, il fut néanmoins rassuré en entendant les bruits familiers d'une ferme, même si elle semblait – elle aussi – plus grande que tout ce qu'il avait pu imaginer. Le fait de se retrouver avec un petit groupe le calma, même s'il n'osa entrer en contact avec personne.

Puis Gwier, aidé d'une autre personne, l'accompagna et le positionna dans une file d'attente pour entrer dans le bâtiment principal. Et Gwier s'éloigna.

Un autre, puis un autre, puis un autre vinrent derrière lui dans la file qui avançait assez rapidement. Il sentait des odeurs inconnues et pas très rassurantes. D'ailleurs quelques-uns, dans la file, commençaient à s'agiter et une certaine crainte commençait à monter. Qu'y avait-il derrière cette porte, à l'intérieur du bâtiment ? Après les fabuleuses découvertes de la matinée, il ne cherchait même plus à imaginer ce qu'il allait découvrir.

Enfin, ce fut à lui. Le monde nouveau était là, à portée de pas. Il avança entre les barrières et franchit le seuil.

C'est là que le matador fut posé sur son front et que l'aiguille lui perfora le crâne jusqu'au cerveau.



On retrouva sa trace dans les rayons de plusieurs boucheries de la presqu'île de Rhuys portant une étiquette « viande de bœuf élevé en Bretagne. »